

Des films

Nicolas Bauche

12 juin 2006

Senso (Luchino Visconti)



La mort d'Alida Valli ramène sur les écrans, dans un circuit aussi réduit que précieux, l'un des films clefs de sa carrière, *Senso* (1954). Ode lyrique et désabusée à l'Italie, le long métrage augurait un tournant chez Luchino Visconti, apôtre, jusque-là du néoréalisme dans *Ossessione* (1942) et *La terre tremble* (1948), documentaire vibrant sur la pauvreté des Siciliens. Du noir et blanc au technicolor, son cinéma semble abandonner l'épure pour une sophistication dont on fait, trop rapidement, son signe distinctif. Car sous le luxe des décors et la mise impeccable des personnages couvent des intentions politiques du même acabit.

L'intrigue de Camille Boito - la passion dévastatrice de la comtesse Livia Serpieri (Alida Valli) pour un officier autrichien, Franz Malher (Farley Granger) -, ouvre sur un tableau plus large auquel le réalisateur transalpin ne cessera de revenir, ajoutant, film après film, de nouvelles touches : l'Histoire. Dans *Senso*, la Vénétie ébranle le joug austro-hongrois pour faire naître l'identité italienne à la Fenice. Cette entrée en matière raccorde autant les talents d'homme de théâtre du *maestro* au cinéma, qu'il indique l'orientation narrative du film. Livia et Franz sont ainsi les découpes pathétiques des héros du *Trouvère*, Leonora et Manrico, donné ce soir-là. En pleine représentation, la salle, dans un élan patriote, exhorte au sursaut national : " Vive l'Italie ! " s'écrient, les uns après les autres, les spectateurs tandis que des tracts aux couleurs transalpines pleuvent sur les têtes d'un parterre d'officiers autrichiens.

Adossé à un mur, Franz moque leurs velléités d'indépendance : des confettis et un air de mandoline, voilà la rébellion italienne ! Le sang de Roberto Ussoni (Massimo Girotti), le cousin de Livia, ne fait qu'un tour. La comtesse rencontre le militaire pour le dissuader de se battre en duel et s'éprend de lui. Les destins de ce trio sont maintenant liés dans une intrigue opératique à laquelle la séduisante aristocrate goûte peu. " Je n'aime pas l'opéra en dehors du théâtre " confie-t-elle au soldat.

En télescopant la passion amoureuse et l'Histoire, Visconti dépeint une Italie débilante. Au sortir du second conflit mondial, ses contemporains ne pouvaient en ignorer les résonances. Initialement, *Senso* devait s'intituler *Custoza*, défaite militaire à laquelle participe le patriote Ussoni pendant le Risorgimento. Ce fut alors une levée de boucliers au Ministère et à la compagnie de cinéma Lux. Soucieux d'éviter un parallèle trop flagrant entre le passé et

l'actualité politique du pays, on demanda à Visconti de couper de nombreuses séquences de cette bataille car " l'Italie n'avait pas besoin de se rappeler de ses défaites ". Cette censure n'empêchera pas le réalisateur de revenir sur cette période, dix ans plus tard. *Le guépard* (1963) reprend à son compte le triangle amoureux de *Senso* pour dépeindre la fin de l'indépendance du Royaume de Sicile (1860) tombant devant les troupes de Garibaldi.

D'un film à l'autre, on retrouve les mêmes inclinations graphiques, les mêmes enfilades de pièces ouvrant la perspective ou les vues plongeantes de la campagne tout comme l'errance de la comtesse dans Vérone annonce les déambulations d'Aschenbach à Venise (*La mort à Venise*, 1971). Derrière la majesté historique, Visconti était un naturaliste.

Critique : Nicolas Bauche

Copyright © Association des cafés géographiques (fondée en 1998).